

Arnaldur Indridason

L'homme
du lac

Métailié

N O I R



BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE

L'HOMME DU LAC

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Cité des Jarres

Prix Clé de Verre 2002 du roman noir scandinave
Prix Cœur Noir 2006 de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines
Prix Mystère de la critique 2006

La Femme en vert

Prix Clé de Verre 2003 du roman noir scandinave
Prix CWA Gold Dagger 2005 (UK)
Prix Fiction 2006 du livre insulaire de Ouessant
Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2007

La Voix

Trophée 813, 2007
Grand Prix de littérature policière 2007

Arnaldur INDRIDASON

L'HOMME DU LAC

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Traduit avec le concours
du Centre National du Livre

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2008

Informez-vous sur nos programmes et nos parutions
sur nore site: www.editions-metaille.com

Titre original: *Kleifarvatn*

© Arnaldur Indridason, 2004

Published by agreement with Edda Publishing, Reykjavik, www.edda.is

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2008

ISBN : 978-2-86424-791-3

Elle resta longtemps immobile à scruter les ossements comme s'ils n'avaient pas dû se trouver là. Pas plus qu'elle-même, d'ailleurs.

Elle se disait que c'était probablement encore un mouton qui s'était noyé jusqu'à ce qu'elle parvienne assez près pour distinguer un crâne à demi enfoui au fond du lac ainsi que la forme d'un squelette humain. Les côtes dépassaient du sable et, en dessous, on pouvait distinguer les contours des os du bassin et du fémur. Le squelette reposait sur le côté gauche. Elle voyait la face droite du crâne, ses orbites vides ainsi que trois dents de la mâchoire supérieure. L'une d'elles portait un gros plombage en argent. On distinguait un large trou dans la boîte crânienne proprement dite et elle se fit machinalement la réflexion qu'il avait été causé par un marteau. Elle se baissa pour examiner le crâne. D'un geste hésitant, elle passa un doigt à l'intérieur du trou. Il était rempli de sable.

Elle ne savait pas pourquoi elle s'était mise à penser à ça et l'idée que quelqu'un puisse avoir été frappé sur la tête à l'aide d'un tel outil lui semblait abominable. En outre, le trou était plus large que celui qu'aurait laissé un marteau. Il était de la taille d'une boîte d'allumettes. Elle décida de ne plus toucher au squelette. Elle prit son téléphone portable et composa le numéro à trois chiffres.

Elle se demandait ce qu'elle allait dire. Tout cela lui semblait d'une certaine façon tellement irréel. Un squelette, à cette distance de la rive du lac, enseveli dans le fond sablonneux. En outre, elle ne se sentait pas très en forme. Elle pensait principalement à des marteaux et à des boîtes d'allumettes. Elle éprouvait des difficultés à se concentrer. Ses pensées partaient

dans toutes les directions et elle avait toutes les peines du monde à les rassembler.

Cela tenait probablement à sa gueule de bois. Elle avait prévu de rester chez elle toute la journée mais avait changé d'avis et était venue jusqu'au lac. Elle était persuadée qu'il fallait qu'elle aille faire des relevés. C'était une scientifique. Elle avait toujours désiré devenir scientifique et savait qu'il fallait surveiller constamment les relevés. Cependant, elle tenait une méchante gueule de bois et ses pensées n'avaient rien de logique. La fête annuelle de la Compagnie de distribution d'énergie avait eu lieu la veille au soir et, comme cela lui arrivait parfois, elle avait abusé de la boisson.

Elle pensait à l'homme qui se trouvait chez elle, allongé dans son lit. C'était à cause de lui qu'elle était partie faire un tour au lac. Elle n'avait pas voulu se réveiller à ses côtés et espérait bien qu'il serait parti quand elle rentrerait. Il l'avait raccompagnée chez elle à la fin de la soirée mais ne s'était pas montré franchement captivant. Pas plus que tous les autres dont elle avait pu faire la connaissance après son divorce. Il n'avait pratiquement pas parlé d'autre chose que de sa collection de disques et avait même continué à la bassiner avec ça longtemps après qu'elle avait cessé de faire semblant de s'y intéresser. Elle avait fini par s'endormir dans le fauteuil du salon. En se réveillant, elle avait constaté qu'il s'était couché dans son lit où il dormait bouche ouverte, vêtu d'un slip ridiculement petit et de chaussettes noires.

– Ici la centrale d'urgences, répondit une voix au téléphone.

– Oui, je vous appelle pour signaler la découverte d'un squelette. Il s'agit d'un crâne percé.

Elle grimaça. Fichue gueule de bois! Qui donc dirait un truc pareil? Un crâne percé. Elle se rappela l'expression "une pièce percée de dix aurar". À moins que ça n'ait été la pièce de deux couronnes qui était percée?

* Les *aurar*, au singulier *eyrir*, sont la centième division de la *króna*, la couronne islandaise. (Toutes les notes sont du traducteur.)

– Votre nom, s’il vous plaît? demanda d’un ton neutre la voix de la centrale d’urgences.

Elle parvint à mettre de l’ordre dans ses pensées et déclina son identité.

– Où l’avez-vous trouvé?

– Dans le lac de Kleifarvatn, près de la rive nord.

– Il a été pris dans vos filets?

– Non, il est enfoui au fond du lac.

– Vous étiez en train de faire de la plongée?

– Non, le squelette dépasse du lac. On voit les côtes et le crâne.

– Donc, il est au fond du lac?

– Oui.

– Dans ces conditions, comment se fait-il que vous le voyiez?

– Il est devant moi, à l’endroit où je me trouve.

– Vous l’avez ramené sur la rive?

– Non, je n’y ai pas touché, mentit-elle sans même réfléchir.

Il y eut un silence à l’autre bout de la ligne.

– Qu’est-ce que c’est, ces âneries? gronda finalement la voix. C’est une blague? Vous savez ce que ça peut vous coûter, une plaisanterie de ce genre?

– Ce n’est pas une plaisanterie. Je suis dans le lac et je l’ai sous les yeux.

– Vous allez peut-être me dire que vous marchez sur l’eau?!

– L’eau a disparu, expliqua-t-elle. Il n’y a plus d’eau, il ne reste que le fond asséché et c’est là que se trouve le squelette.

– Comment ça, l’eau a disparu?

– Pas entièrement, mais elle s’est retirée de l’endroit où je me trouve. Je suis hydrologue à la Compagnie de distribution d’énergie. J’étais en train d’effectuer des relevés du niveau du lac quand je suis tombée sur ce squelette. Il a un trou dans la boîte crânienne et il est presque entièrement enseveli dans le fond sablonneux. J’ai d’abord cru qu’il s’agissait d’un mouton.

– D’un mouton?

– On en a retrouvé un l’autre jour, il s’était noyé depuis longtemps. À l’époque où le niveau du lac était plus haut.

Il y eut un silence au téléphone.

– Attendez-nous là-bas, annonça la voix avec quelques réticences. J’envoie une voiture.

Elle resta immobile à côté du squelette pendant quelques instants puis se dirigea vers le bord de l’eau pour évaluer la distance. Elle était certaine que ces ossements étaient encore immergés quand elle était venue faire des relevés au même endroit deux semaines plus tôt. Dans le cas contraire, elle les aurait vus. Le niveau du lac n’avait baissé que d’un mètre à ce moment-là.

L’énigme demeurait insoluble depuis que les ingénieurs de la Compagnie de distribution d’énergie avaient constaté que le niveau du lac de Kleifarvatn baissait à toute vitesse. La compagnie avait installé un appareil destiné à mesurer constamment la hauteur de l’eau et l’une des tâches des ingénieurs hydrologues consistait à relever les mesures. Au cours de l’été 2000, on aurait pu croire que l’appareil s’était détraqué. Une incroyable quantité d’eau semblait disparaître chaque jour, le double de la normale.

Elle retourna vers le squelette. Elle mourait d’envie de l’examiner de plus près, de le dégager et de le nettoyer du sable. Cependant, elle se disait que ça ne serait pas du goût de la police. Elle se demandait s’il s’agissait d’un homme ou d’une femme et se souvint d’avoir lu quelque part, probablement dans un roman policier, qu’il n’existait pratiquement aucune différence entre un squelette féminin et masculin excepté le sacrum, les os du bassin. Elle se souvint aussi que quelqu’un lui avait dit qu’il ne fallait pas croire ce qu’on lisait dans les romans policiers. Elle ne voyait pas le sacrum qui était enfoui dans le sable et se dit que, de toute façon, elle n’aurait pas su faire la différence.

Sa gueule de bois se faisait plus oppressante. Elle décida de s’asseoir dans le sable à côté du squelette. C’était dimanche matin et une voiture solitaire longeait le lac. Elle s’imagina qu’il s’agissait de l’une de ces familles qui se livraient à leur excursion dominicale jusqu’à la baie de Herdisarvik et Selvog. C’était un itinéraire apprécié et grandiose qui traversait les champs de lave, les collines, en longeant divers lacs avant de descendre jusqu’à la mer. Elle méditait sur ces familles dans

leurs voitures. Son mari l'avait quittée lorsqu'il était apparu qu'ils ne pourraient pas avoir d'enfants ensemble. Il s'était rapidement remarié et avait maintenant deux adorables gamins. Il avait trouvé le bonheur.

De son côté, tout ce qu'elle avait trouvé, c'était un homme qu'elle connaissait à peine et qui était en ce moment allongé en chaussettes dans son lit. Les années passant, il lui était de plus en plus difficile de trouver des hommes équilibrés. La plupart d'entre eux étaient divorcés tout comme elle ou, ce qui était encore pire, ils n'avaient jamais eu de relation durable.

Elle regarda tristement les ossements à demi enfouis dans le sable, elle se sentait au bord des larmes.

Environ une heure plus tard, une voiture de police arriva de Hafnarfjörður. Elle ne se pressait pas, avançant paresseusement le long de la route qui menait au lac. On était en mai, le soleil, haut dans le ciel, se reflétait à la surface lisse de l'eau. Assise dans le sable, elle surveillait la route et fit un signe à la voiture une fois que celle-ci fut parvenue sur la rive. Deux officiers de police descendirent, lancèrent un regard dans sa direction avant de se mettre en route.

Ils demeurèrent longtemps silencieux, debout au-dessus du squelette jusqu'à ce que l'un d'entre eux donne un petit coup de pied dans l'une de ses côtes.

– Tu crois qu'il était à la pêche? demanda-t-il à son collègue.

– Ou bien sorti en barque? renvoya ce dernier.

– Peut-être qu'il avait avancé jusqu'ici en marchant dans le lac?

– Il y a un trou, dit-elle en les regardant à tour de rôle. Dans la boîte crânienne.

L'un d'eux se baissa.

– Ah bon? demanda-t-il.

– Il a pu tomber de sa barque et se fracasser le crâne, observa son collègue.

– Il est rempli de sable, remarqua celui qui avait pris la parole en premier.

– On ne ferait pas mieux de contacter la Scientifique? proposa l'autre, pensif.

– Ils ne sont pas tous en Amérique? À un congrès de criminologie? répondit son collègue.

L'autre policier hocha la tête. Puis, ils restèrent un long moment à examiner le squelette en silence avant de se tourner vers la femme.

– Où toute l'eau a bien pu passer? demanda l'un.

– Il existe dans ce domaine plusieurs théories, répondit-elle. Alors, qu'est-ce que vous allez faire? Est-ce que je pourrais rentrer chez moi?

Les deux hommes échangèrent un regard, notèrent le nom de la femme et la remercièrent sans présenter la moindre excuse pour l'avoir fait attendre. La chose ne l'avait pas dérangée. Elle n'était pas pressée. C'était une belle journée au bord du lac et elle aurait profité encore mieux de sa gueule de bois si elle n'était pas tombée sur ces ossements. Elle se demanda si l'homme aux chaussettes noires était parti de chez elle, ce qu'elle espérait de tout son cœur. Elle avait hâte de se louer une vidéo le soir et de se glisser sous la couette devant la télé.

Elle baissa les yeux sur les ossements et sur le trou dans la boîte crânienne.

Peut-être louerait-elle un bon film policier.

Les deux policiers informèrent leur supérieur de Hafnarfjörður de la découverte des ossements dans le lac. Il leur fallut un certain temps pour lui expliquer comment ceux-ci pouvaient être en même temps au beau milieu du lac et accessibles à pied sec. Leur supérieur appela le chef de la police pour lui faire part de la découverte et lui demanda s'il n'allait pas prendre le relais dans cette affaire.

– C'est un boulot pour le service des identifications, répondit le chef. Je crois que j'ai l'homme qu'il vous faut.

– Qui est-ce ?

– Nous l'avons obligé à prendre des vacances, je crois bien que nous lui devons cinq ans, mais je suis sûr qu'il sera ravi d'avoir de quoi s'occuper. Il s'intéresse aux disparitions. Et il adore farfouiller.

Le chef de la police nationale salua son collègue de Hafnarfjörður, décrocha le téléphone et demanda à ce qu'on contacte Erlendur Sveinsson pour qu'il se rende au lac de Kleifarvatn avec un petit groupe de policiers de la Criminelle.

Erlendur était plongé dans sa lecture quand le téléphone sonna. Il essayait de se protéger de la clarté du soleil de mai, fidèle à son habitude. Les épais rideaux étaient tirés devant les fenêtres de son salon, il avait fermé la porte de la cuisine où il n'y avait pas de rideaux dignes de ce nom. Il parvenait ainsi à maintenir une obscurité suffisante pour se permettre d'allumer la lampe placée à côté de son fauteuil.

Erlendur connaissait cette histoire. Il l'avait déjà lue bien des fois. Elle racontait le voyage qu'avaient effectué quelques hommes à l'automne 1868 en empruntant la branche sud du chemin de Fjallbak, sur le versant nord du glacier de

Myrdalsjökull. Ils étaient partis de Skaffartunga et voulaient se rendre à Gardur pour partir en mer. Un garçon de dix-sept ans nommé David se trouvait avec eux. Ces hommes étaient habitués à voyager ; ils connaissaient bien les chemins des hautes terres. Cependant, peu après leur départ, le temps se déchaîna et ils ne revinrent jamais. On lança d'importantes recherches mais on ne trouva pas la moindre trace d'eux. Ce ne fut que dix ans plus tard que leurs squelettes furent découverts par hasard sur une grève de sable au sud de Kaldaklof. Ils s'étaient allongés sous une couverture, serrés les uns contre les autres.

Erlendur leva les yeux dans la pénombre et s'imagina le jeune homme de dix-sept ans, tenaillé par la peur et l'inquiétude. Il semblait avoir pressenti ce qui se préparait avant de se mettre en route ; les gens de la région avaient trouvé curieux qu'il ait distribué ses jouets à ses frères et sœurs en leur disant qu'il ne les verrait plus.

Erlendur reposa le livre, se leva avec raideur et répondit au téléphone. C'était Elinborg.

– Alors, tu viens ? demanda-t-elle tout de go.

– Est-ce que j'ai le choix ? répondit Erlendur. Elinborg préparait depuis longtemps un livre de recettes et il allait enfin être publié.

– Seigneur Dieu, ce que je suis stressée. Comment crois-tu que le public va l'accueillir ?

– Pour l'instant, je sais à peine me servir du four à micro-ondes, répondit Erlendur, alors, je ne suis peut-être pas la bonne...

– Il plaît énormément à mon éditeur, continua Elinborg. Et les photos des plats sont sublimes. Ils ont engagé un photographe spécialisé. Et puis, il y a aussi tout un chapitre consacré aux plats de Noël...

– Elinborg.

– Oui.

– Tu m'appelais pour quelque chose de spécial ?

– Oui, les ossements de Kleifarvatn, annonça Elinborg en baissant la voix maintenant que la conversation s'orientait vers autre chose que son livre de recettes. Le lac a baissé ou je ne

sais trop quoi et des ossements y ont été découverts ce matin. Ils voudraient que tu viennes y jeter un œil.

- Le lac a baissé?
- Oui, je n'ai pas bien saisi.

Sigurdur Oli se tenait à côté du squelette quand Erlendur et Elinborg arrivèrent au lac. On attendait une équipe de la Scientifique, dépêchée par la police nationale. Les policiers de Hafnarfjörður se débattaient avec un ruban jaune. Ils voulaient s'en servir pour délimiter le périmètre mais ne trouvaient rien pour le fixer. Sigurdur Oli observait leurs manœuvres tout en s'efforçant de se remettre en mémoire une blague sur les gens de Hafnarfjörður, sans aucun résultat.

– Tu n'es pas en vacances? demanda-t-il à Erlendur qui avançait sur le sable dans sa direction.

– Si, répondit Erlendur. Alors, quoi de neuf de ton côté?

– Que du vieux, répondit Sigurdur Oli. Il leva les yeux vers la route au bord de laquelle se garait une grosse jeep de la deuxième chaîne télévisée. Ils ont dit à la femme qui a découvert les ossements qu'elle pouvait rentrer chez elle, précisa Sigurdur Oli en indiquant les deux policiers de Hafnarfjörður d'un signe de la tête. Elle était venue prendre des relevés. Nous pourrons l'interroger plus tard si nous voulons savoir pourquoi le lac a disparu. Si la situation était normale, en ce moment, nous serions en train de faire de la plongée sous-marine.

– Ton épaule va mieux?

– Oui, et Eva Lind, comment va-t-elle?

– Elle n'a pas fait de fugue pour l'instant, répondit Erlendur. Je pense qu'elle regrette ce qu'elle t'a fait mais bon, comment savoir?

Il s'agenouilla pour examiner la partie visible du squelette. Il passa son doigt dans le trou du crâne et caressa l'une des côtes.

– Il a reçu un coup sur la tête, observa-t-il en se relevant.

– C'est une vérité de La Palisse, nota Elinborg d'un ton moqueur. Enfin, pour autant qu'il s'agisse effectivement d'un *il*, ajouta-t-elle.

– On dirait bien qu’il y a eu une bagarre, vous ne croyez pas? demanda Sigurdur Oli. Le trou est juste à l’arrière de la tempe droite. Peut-être bien qu’un seul coup a suffi.

– Il est peut-être aussi venu jusqu’ici en barque et est passé par-dessus bord, remarqua Erlendur en regardant Elinborg. Dis-moi, Elinborg, ce ton moqueur, tu nous le sers aussi dans ton livre de recettes?

– Les fragments d’os ont évidemment été emportés par l’eau depuis longtemps, observa Elinborg sans répondre à sa question.

– Il va falloir qu’on dégage les ossements, dit Sigurdur Oli. Elle arrive quand, la Scientifique?

Erlendur nota que d’autres voitures s’étaient garées sur l’accotement et supposa que la nouvelle de la découverte du squelette avait fait le tour des agences de presse.

– Ils ne feraient pas mieux d’installer une tente? remarqua-t-il en regardant la route.

– Si, ils vont sûrement en amener une, rétorqua Sigurdur Oli.

– Tu crois qu’il était tout seul et qu’il pêchait dans le lac? demanda Elinborg.

– Non, c’est juste une possibilité, répondit Erlendur.

– Mais si c’est quelqu’un qui l’a frappé?

– Nous ne savons absolument rien de ce qui s’est passé, observa Erlendur. Peut-être qu’on lui a donné un coup. Peut-être qu’il était sur le lac avec quelqu’un et qu’ils pêchaient ensemble jusqu’au moment où l’autre a sorti un marteau. Peut-être qu’ils n’étaient que deux. Peut-être cinq.

– Ou bien, risqua Sigurdur Oli, quelqu’un l’a frappé à la tête en ville puis il l’a emmené jusqu’ici pour l’immerger au fond du lac.

– Comment ils s’y seraient pris pour le faire couler? protesta Elinborg. Il faut bien quelque chose pour retenir un corps de cette taille au fond de l’eau.

– C’est un adulte? demanda Sigurdur Oli.

– Dis-leur de rester à une distance convenable, demanda Erlendur qui regardait les journalistes descendre sur le fond asséché du lac depuis le bord de la route. Un petit avion

arrivant de Reykjavik approchait et survola le lac en rase-mottes, ils y virent un homme qui tenait une caméra.

Sigurdur Oli marcha à la rencontre des journalistes. Erlendur descendit au bord de l'eau. Les vagues venaient lécher paresseusement le sable et Erlendur regardait le soleil de cette fin d'après-midi se refléter sur la surface du lac en s'interrogeant sur le phénomène. Était-ce à cause de l'activité humaine que le lac baissait ainsi ou bien était-ce l'œuvre de la nature ? Il semblait bien que le lac lui-même avait voulu dévoiler ce crime. Ne recelait-il pas d'autres méfaits dans ses profondeurs calmes, silencieuses et obscures ?

Il jeta un regard vers la route. Les policiers de la Scientifique, vêtus de combinaisons blanches, marchaient sur le sable d'un pas rapide dans sa direction. Ils portaient une tente et des sacoches remplies de secrets. Il leva les yeux vers le ciel et sentit la chaleur du soleil sur son visage.

Peut-être était-ce lui qui asséchait le lac.

La première chose que les policiers de la Scientifique découvrirent quand ils commencèrent à dégager les ossements du sable à l'aide de leurs petites pelles et de leurs brosses à poils fins était une corde qui passait entre les côtes et derrière la colonne vertébrale du squelette avant de disparaître sous le sable.

L'ingénieur hydrologue s'appelait Sunna ; elle s'était confortablement installée sous une couverture sur le canapé, la cassette était insérée dans l'appareil : un thriller américain intitulé *Ossements*. L'homme en chaussettes noires était parti. Il avait laissé deux numéros de téléphone qu'elle avait fait disparaître dans les toilettes. Le film commençait juste quand elle entendit la sonnette. Elle se dit qu'elle allait faire semblant de ne pas être chez elle. Elle était constamment dérangée. Si ce n'était pas des démarcheurs au téléphone, alors c'était des vendeurs de poisson séché qui venaient sonner à sa porte ou bien des gamins qui collectaient les bouteilles de soda et mentaient en disant que c'était pour la Croix-Rouge. La sonnette retentit à nouveau. Elle hésitait encore. Puis, elle se débarrassa de la couverture en poussant un soupir.

En ouvrant la porte, elle vit deux hommes devant elle. L'un avec un air plutôt malheureux, les épaules tombantes et une étrange expression de tristesse sur le visage, il avait la bonne cinquantaine. L'autre était plus jeune, d'apparence nettement plus sympathique et, pour tout dire, séduisant.

Erlendur la regarda dévorer Sigurdur Oli des yeux et ne put retenir un sourire.

– Nous venons vous voir au sujet du lac de Kleifarvatn, déclara-t-il.

Une fois qu'ils furent assis dans le salon de la femme, elle leur expliqua ce qui s'était produit selon elle et ses collègues de la Compagnie de distribution d'énergie.

– Aucun ruisseau ne part du lac en surface, commença Sunna, mais l'eau s'écoule par le fond avec un débit d'un mètre cube par seconde depuis plusieurs années, phénomène qui, d'une certaine manière, l'a maintenu au même niveau.

Erlendur et Sigurdur Oli la regardaient en faisant de leur mieux pour paraître extrêmement intéressés.

– Vous vous souvenez du tremblement de terre qui a secoué le sud du pays, le 17 juin 2000 ? demanda-t-elle. Ils répondirent d'un hochement de tête. Cinq secondes après la première secousse, un autre grand tremblement de terre a touché le lac et eu pour conséquence de doubler le débit de l'écoulement. Au début, quand le lac s'est mis à baisser, les gens ont cru que c'était à cause d'une diminution des précipitations, mais ensuite, on s'est aperçu que l'eau s'engouffrait dans des failles situées au fond, des failles qui existent depuis des années. Il semble qu'elles se sont agrandies au moment des secousses telluriques avec les conséquences que l'on sait. Le lac avait une surface de dix kilomètres carrés, aujourd'hui réduite à huit. Quant à son niveau, il a baissé d'au moins quatre mètres.

– Ce qui explique pourquoi le squelette est apparu, commenta Erlendur.

– Nous avons trouvé le squelette d'un mouton lorsque le niveau avait baissé de deux mètres, reprit Sunna. Mais évidemment, lui, il n'avait reçu aucun coup sur la tête.

– Comment ça, aucun coup sur la tête ? demanda Sigurdur Oli.

